

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 84

Number 1 *Littératures francophones et environnement*
: espaces, espèces et territoire

Article 5

6-1-2015

Discours sur l'environnement et stratégies empathiques de l'hégémonie dans les écritures francophones d'Afrique noire

Jean-Blaise Samou
Ripon College

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Samou, Jean-Blaise (2015) "Discours sur l'environnement et stratégies empathiques de l'hégémonie dans les écritures francophones d'Afrique noire," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 84 : No. 1 , Article 5.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol84/iss1/5>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Jean-Blaise SAMOU

Ripon College

Discours sur l'environnement et stratégies empathiques de l'hégémonie dans les écritures francophones d'Afrique noire

Résumé : C'est un truisme d'affirmer que les discours entretenus sur l'Afrique dans l'imaginaire européen entre la fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle ont largement contribué à la mise en œuvre de l'idéologie coloniale. Aujourd'hui, les écritures africaines récupèrent et retravaillent ces discours en mettant en évidence les stratégies langagières par lesquelles les constructions de l'altérité tropicale, la dépossession territoriale et la domination coloniale en Afrique s'inscrivent dans une pragmatique discursive. L'analyse de ces discours dans quelques romans et films francophones d'Afrique noire révèle non seulement l'enjeu environnemental qui sous-tendait l'aventure coloniale européenne sur le continent africain, mais aussi l'intérêt pour la critique africaine de décloisonner les champs de l'écocritique et celui des théories postcoloniales.

Afrique francophone, analyse du discours, cinéma, écocritique, environnement, histoire, littérature, postcolonialisme

On sait que la finalité de l'aventure européenne dans le monde à partir de la fin du XVI^e siècle n'avait rien à voir avec la « mission civilisatrice » tant vantée dans les discours officiels. Au contraire, comme le démontre Alfred Crosby (2004) dans *Ecological Imperialism*, l'objectif final de cette aventure se résumait en l'exploitation des ressources naturelles des territoires nouvellement conquis. À cet effet, les discours en faveur de la colonisation présentent un grand intérêt pour l'environnement. Pourtant, ces discours demeurent peu abordés dans les études africaines où la synergie entre la critique écologique et les analyses postcoloniales s'est souvent formulée en termes d'aporie. Une aporie due au fait que l'écocritique s'est la plupart du temps focalisée sur l'éthique des interactions entre l'humain et l'environnement non-humain, alors que le postcolonialisme s'est quant à lui intéressé plutôt aux conditions des hommes assujettis et/ou marginalisés dans leurs relations avec l'Occident. Pour concilier ces approches théoriques, dont les visées sont *a priori* contradictoires, Anthony Vital plaide pour une

écocritique africaine ancrée dans les acquis du postcolonialisme. Il écrit à ce sujet :

Ecocriticism, if it is to pose African questions and find African answers, will need to be rooted in local [...] concern for social life and its natural environment. It will need, too, to work from an understanding of the complexity of African pasts, taking into account the variety in African responses to currents of modernity that reached Africa from Europe initially [...] It is this history of Africa's insertion into a globalizing modernity that indicates the need for an African ecocriticism to engage with [...] postcolonial critique (2008 : 88)¹.

Dans cette optique, le présent article se propose d'étudier les discours sur l'environnement qui ont favorisé l'hégémonie française et belge sur une partie de l'Afrique noire. Nous nous appuyons sur la notion de « discours » tel que définie par Marc Angenot dans ce qu'il entend par « discours social ». Il s'agit de

tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les média électroniques. Tout ce qui narre et argumente, si l'on pose que *narrer* et *argumenter* sont les deux modes de mise en discours. Ou plutôt, [...] non pas ce tout empirique, [...] mais les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le *dicible* – le narrable et l'opposable (1989 : 13).

Nous devons cependant préciser, en nous appuyant sur les travaux de Michel Foucault, que l'acception de ce mot ne saurait être circonscrite à une unité linguistique traduisant la pensée. Quoiqu'il présuppose un acte langagier, il implique d'autres dimensions plus ou moins liées à la langue. Notamment, une dimension idéologique et sociologique, en tant que production en contexte social de la pensée ; communicationnelle, en tant qu'interaction entre locuteurs ; et pragmatique, de par son intention d'agir sur autrui. Nous admettons dès lors que le terme « discours » renvoie à un ensemble de récits constitués autour de dires, de pensées, de croyances, d'actes et d'attitudes qui forment un système de représentation du monde.

¹ [L'écocritique, si elle veut poser des questions africaines et trouver des réponses africaines, devra s'ancrer dans les préoccupations locales [...] pour la vie sociale dans son environnement naturel. Elle devra également travailler à partir d'une compréhension de la complexité du passé africain, en tenant compte de la variété des réponses africaines aux courants de la modernité qui ont atteint l'Afrique, initialement en provenance de l'Europe [...]. C'est cette histoire de l'insertion de l'Afrique dans une mondialisation modernisante qui indique la nécessité d'une écocritique africaine à s'engager avec [...] la critique postcoloniale.] Nous traduisons.

Dans ce sens, les manœuvres ayant eu pour but de légitimer la domination européenne en Afrique peuvent être répertoriées sous une multitude de formes discursives, dans la mesure où elles étaient fondées sur une certaine catégorisation de l'Autre et de son milieu de vie. Dans les cas de la France ou de la Belgique, on constate d'abord des formes verbales et scripturales, telles que les ordonnances (le Code noir, le Régime de l'indigénat), les débats politiques (la Conférence de Berlin 1884-1885), les allocutions (Léopold II aux missionnaires [1883], de Gaulle à Brazzaville [1944]); mais aussi des formes événementielles et dramatiques, telles que les exhibitions ethnographiques (« Expositions coloniales »); administratives et diplomatiques, telles que les conventions internationales (accords de coopération France-Afrique); et enfin comportementales, telle que l'attitude des administrateurs coloniaux ou des prêtres missionnaires face aux indigènes. Toutes ces manifestations mettent en relief un certain regard porté sur l'Autre; et comme le démontre bien Foucault, c'est à travers de telles pratiques que le discours révèle son lien avec le désir et le pouvoir, et se transforme véritablement en un outil de domination (1971 : 12).

La fictionnalisation de ces manifestations discursives dans les écritures africaines met en relief l'enjeu environnemental qui était au cœur des visées européennes en Afrique. Selon Félix Guattari dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, l'environnement renvoie aux écosystèmes ainsi qu'aux interactions entre ces derniers et toutes les formes d'existence possibles qui les habitent. C'est-à-dire, non seulement les formes de vie animales et végétales, mais aussi les manifestations culturelles, scientifiques, religieuses, politiques, économiques, etc. que ces interactions impliquent, et dont la survie est liée à l'équilibre de la biosphère planétaire (2013 : 33 et 61).

Notre objectif consistera à mettre en évidence, à partir de quelques œuvres littéraires et filmiques, les stratégies langagières par lesquelles les constructions de l'altérité tropicale, la dépossession territoriale et la domination coloniale en Afrique se sont inscrites dans une pragmatique discursive. Plus précisément, il s'agira de voir comment s'est façonnée au fil du temps une conception européenne de l'environnement africain, et comment cette conception, devenue le catalyseur des ambitions hégémoniques, se manifeste aujourd'hui dans la fiction. Pour ce faire, nous nous appuierons à la fois sur l'histoire et sur des œuvres de fiction historiographiques, c'est-à-dire des œuvres fortement inspirées de la réalité, mais qui conservent

cependant une distance subjective considérable par rapport au réel pour fonctionner sur le mode de la fiction.

Une altérité zoologique : (bref) historique d'un discours de propagande et de conquête.

Fanon fut sans doute le premier à avoir analysé le problème identitaire nègre comme relevant d'un dysfonctionnement psychologique. Dans « Le Noir et le langage », premier chapitre de *Peau noire masques blancs* (1952), il expose les symptômes de ce dysfonctionnement d'abord à travers « l'usage affectif », voire théâtral de la langue française par les Antillais qui débarquaient pour la première fois en France ; mais aussi à travers les relations complexées que ces derniers entretenaient tant avec les Européens qu'avec les autres personnes d'origine africaine. Toutefois, si ces complexes traduisent une crise de représentation, c'est-à-dire de la perception qu'ils se font d'eux-mêmes et des autres (et inversement), pour Fanon cette crise résulte initialement des stéréotypes qui leur avaient été imposés pendant le processus de domination (2011 [1952] : 36-56). Une décennie plus tard, Fanon confirme cette thèse lorsqu'il explique dans *Les damnés de la terre* que « le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique [...] Le colon, quand il veut bien décrire et trouver le mot juste, se réfère constamment au bestiaire » (2002 [1961] : 45). Un tel usage de la langue traduit une conception anthropocentrique et matérialiste des relations entre l'homme et l'environnement extérieur. Or, comme le déplorent Lynn White (1996) et Deane Curtin (2005), la crise environnementale que connaît le monde aujourd'hui trouve justement son explication dans cette approche hiérarchisée d'après laquelle, dans les colonies, on assimile les indigènes à l'environnement suivant l'idée qu'on est moins civilisé du fait qu'on vive en symbiose avec la nature.

Ce manichéisme s'observe bien dans le cas du Cameroun. On se rappelle que Fernando Pô, accostant pour la première fois dans la baie du Wouri en 1471, ne put s'empêcher de constater que ce fleuve abondait de multiples espèces de crustacées. Il le baptisa alors « Rio dos camaroes » (la rivière des crevettes), une épithète qui évolua au fil des protectorats européens sur les territoires au-delà du fleuve Wouri pour donner le nom actuel du Cameroun (Mveng, 1963 : 101 ; Owona, 1996 : 9-15). Ainsi la première représentation

que le navigateur portugais s'était donnée de ce pays est une image zoologique qui masque difficilement les appétits sous-jacents liés à une caractérisation particulièrement idéologique de l'environnement, puisqu'elle fait abstraction de toute présence humaine sur ce territoire au profit de celle des ressources naturelles directement exploitables. Ailleurs en Afrique, des appellations telles que « Gold Coast » (actuelle Ghana) et « Côte d'Ivoire » participaient de cette même conception essentiellement matérialiste des rapports entre les explorateurs européens et les contrées qu'ils visitaient. Dès lors, l'éveil de ces contrées à la modernité reste marqué du sceau d'un rapt, celui de leur identité. Aussi pourrions-nous affirmer, en paraphrasant Achille Mbembe, que ces territoires demeurent encore aujourd'hui « sans nom propre », dans la mesure où celui qu'ils portent « n'est que le produit de l'étonnement d'un autre » (2010 : 32).

Les œuvres de l'imagination ont plusieurs fois rendu compte de cette focalisation sur les ressources naturelles qui a souvent prévalu dans la représentation de l'Afrique depuis la période initiale où les navigateurs révélaient aux Européens les curiosités d'outre-mer à travers des récits de voyage. En effet, à partir du XVI^e siècle la multiplication des expéditions exploratoires autour du monde a favorisé l'émergence en Europe d'une abondante littérature exotique dont certains textes sont directement inspirés des récits des explorateurs. Le foisonnement de cette littérature, qui atteint son apogée entre la fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, souligne non seulement l'importance du thème de l'ailleurs dans l'imaginaire européen, mais révèle tout aussi bien les desseins expansionnistes d'un continent dont les ambitions ultramarines sont alors illimitées.

Pourtant, à cette même période, grâce aux acquis consécutifs à la lutte contre la traite négrière et à l'abolition de l'esclavage, les politiques d'expansion impériale en France comme ailleurs en Europe provoquent l'hostilité de la majeure partie de l'élite, sans pour autant recueillir la confiance de l'opinion populaire. Ce qui justifie la mise en place, depuis Napoléon Bonaparte, d'un ensemble de stratégies devant constituer les fondements d'un « discours de conversion ». L'objectif, comme l'expliquent Pascal Blanchard et ses co-auteurs, est de « toucher l'opinion pour la faire vibrer en résonance avec la politique coloniale » (2008 : 92). Certes, la culture coloniale en

Europe entre 1850 et 1870 est encore à un stade de balbutiements, mais très vite, dans presque tous les pays impérialistes, la question se mue en un enjeu national à grand renfort de débats, de slogans, de tracts et de publicités médiatiques.

L'un des piliers de ce discours propagandiste trouve son expression dans les multiples « Expositions coloniales » organisées dans les grandes métropoles occidentales à partir de 1850 jusque vers 1940. Il s'agit de foires internationales au cours desquelles les hommes ainsi que les espèces animales et végétales importées des pays nouvellement conquis sont exposés dans leurs environnements naturels reconstitués sous forme de « zoos humains ». Des spécimens, obtenus par l'entremise des administrateurs coloniaux ou de simples commerçants, sont « mis en scène » pour satisfaire la curiosité et la soif d'évasion des visiteurs. Ces derniers découvrent dans ces gigantesques théâtres en plein air la réalité que recouvre le « mythe du sauvage ». Entre mille « merveilles » de la flore et de la faune exotiques, et partageant le même milieu naturel, des indigènes, considérés alors comme des hommes d'un autre âge, s'adonnent aux tâches de leur vie quotidienne.

Dans l'optique de susciter le consentement général face aux réticences des élites politiques et celles de l'opinion populaire, les expositions coloniales sont alors transformées en un véritable laboratoire dans lequel l'idéologie coloniale s'appuie sur une prétendue complicité harmonieuse entre l'indigène et son environnement. La prétendue fusion harmonieuse entre ces deux entités constitue l'argument central d'une distinction entre *nature* et *culture*, elle-même sous-jacente au discours différentialiste sur lequel s'articule l'idée fondatrice de ces « zoos humains ». Certes, on va au Jardin zoologique d'acclimatation ou au Village Nègre pour se distraire et s'instruire en observant la diversité des espèces. Toutefois, la barrière physique qui y sépare le visiteur des multiples objets de curiosité qu'il vient découvrir instaure une autre frontière, psychologique celle-là, entre les « civilisés » et les « sauvages ».

Dès lors, le discours à l'origine des « zoos humains » n'a pas besoin d'être explicité par le verbe. La présence des indigènes aux côtés des animaux en assure l'authenticité, et leur exhibition dans le même milieu de vie suffit pour l'exprimer. Car, quoiqu'opérant de manière souterraine, mais bien plus efficace parce que ludique et

non-intentionnelle, cette mise en scène distille sournoisement les principes de la hiérarchie raciale et du devoir d'assistance qui la fonde. Ainsi, devant les comptoirs d'exposition, le visiteur européen peut distinguer, sans même y penser, la place qui est la sienne, celui qui voit, et celle de l'Autre, celui qui est vu. C'est dans ce sens que Blanchard et ses co-auteurs affirment qu'avec les « zoos humains », l'Occident construisait

une frontière entre deux humanités, dont l'une est d'essence supérieure – elle peut et elle doit coloniser – et l'autre est par nature inférieure – elle peut et elle doit être colonisée. Et les savants, sans même s'en rendre compte, cautionnent et valident [...] les fondements de ce nouvel ordre mondial (2004 : 12-13).

Les « Expositions coloniales » constituent pour ainsi dire un merveilleux organe étatique de propagande hégémonique. De nombreuses publications officielles sont éditées à l'occasion de chaque exposition. Tout en soulignant les richesses exotiques des colonies de l'empire français, celles-ci insistent particulièrement sur les opportunités économiques qu'offre à la France l'environnement africain. Des brochures consacrées à chaque colonie – le Gabon, le Sénégal, le Dahomey, Madagascar, etc. – sont assorties d'appréciations et de commentaires élogieux. Ainsi apprend-on de l'Algérie, qu'« elle avait révélé sa puissance de production, la fécondité inépuisable de son sol, la variété infinie de ses richesses minérales, végétales et animales » (Ducuing, cité par Blanchard et al., 2008 : 98).

Ces expositions constituent également un dispositif de communication d'autant plus percutant qu'elles fonctionnent en synergie aussi bien avec les média de masse, comme la presse écrite, qu'avec les média de l'imaginaire, tels que la littérature, la peinture, le théâtre, la photographie, le cinéma, etc. Les plus grands noms des lettres françaises, Hugo, Rimbaud, Daudet, Loti, Gide, ou Céline pour ne citer que quelques-uns, écrivent sur les colonies, se distinguant aussi bien par leurs tonalités didactiques que par leurs orientations idéologiques personnelles. Grâce à eux, la littérature dite « coloniale » acquit une certaine légitimité dès sa genèse, comme en témoignent l'élection de Loti à l'Académie française (1892) et la distinction par le jury du prix Goncourt de plusieurs auteurs représentatifs de ce courant. C'est le cas des frères Tharaud pour leur roman *Dingley, l'illustre écrivain* (1902) et des frères Leblond pour leur roman *En France* (1910).

À travers l'image qu'elle véhicule des pays lointains, cette littérature a contribué à modifier profondément la conscience européenne, du sens du voyage à celui des relations internationales, en passant par l'idée que l'on se fait de l'ailleurs. Sous le thème de l'exotisme, divers enjeux s'affirment à travers des récits qui révèlent un nouveau type de discours marqué par des modifications narratives, ainsi qu'une représentation idéologiquement marquée des personnages et de l'environnement. Comme l'affirme Jean-Marc Moura, la prolifération de cette littérature met bien en évidence « la problématisation corrélative de [la] relation [des] Occidentaux aux autres cultures » (2003 : 21). On connaît assez bien l'exemple de Tintin, dans ses aventures au Congo (Hergé, 2006). Moins bien connu est celui de Jean Peyral, le personnage central du *Roman d'un spahi* (Loti, 1992). Membre du corps expéditionnaire stationné à Saint-Louis au Sénégal, celui-ci souffre de solitude après avoir quitté ses parents et sa fiancée. Mais il retrouve l'amour auprès d'une jeune Africaine, Fatou Gaye, dont il aura un enfant. Seulement, Jean est tué au combat et Fatou, désespérée, se suicide auprès de lui après avoir sacrifié leur enfant.

Au-delà de l'intrigue amoureuse et du goût de l'aventure, l'Afrique apparaît dans ce roman comme une contrée sauvage que les Européens, dotés de courage, de bonté et d'abnégation, viennent ouvrir à la modernité. Comme dans *Tintin au Congo*, leurs actions sous les tropiques sont imprégnées de sagesse et de savoir-faire face à des indigènes relégués exclusivement au rôle de figurants. Le récit cadre bien avec l'idéologie coloniale que l'État français cherche à populariser, une idéologie partagée par bien des personnalités du monde littéraire. Par exemple, dans son « Discours sur l'Afrique », ayant vanté l'élévation morale des Européens pour avoir aboli l'esclavage, Victor Hugo leur enjoint ensuite de prendre leurs responsabilités face à l'Afrique, cette terre qui ne demande maintenant qu'à être exploitée :

Allez, Peuples ! Emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? À personne ! Dieu offre l'Afrique à l'Europe [...] Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez [...] faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix [...] ! (1985 [1879] : 1012).

Cette allocution contient les prémices d'une représentation du continent africain comme un patrimoine territorial sans ayants droit: «Prenez-la. À qui? À personne!». La subtilité du discours suggère une terre de virginité qui n'attend que le génie européen qui viendrait le développer. Certes, Hugo n'utilise pas expressément le terme «développer», mais il en introduit l'idée à travers une série de juxtapositions: «Faites des routes, faites des ports, faites des villes; croissez, cultivez, colonisez, multipliez». On constate que dans cette double énumération, l'idée de colonisation est vidée de son contenu négatif et agrémentée par l'association avec des termes positifs qui en deviennent les substituts, selon l'équation «coloniser» = «développer». Plus importante est la référence divine qui confère à l'ambition coloniale un caractère missionnaire, puisque c'est «Dieu [qui] offre l'Afrique à l'Europe». Dès lors, la mission de cette dernière est d'y faire régner «l'Esprit divin» par l'instauration de la paix.

Dans *Culture and Imperialism*, Edward Saïd montre à quel point de telles représentations avaient nourri le goût de l'aventure et de la conquête chez les lecteurs européens de la fin du XIX^e siècle. En cela, la coïncidence entre l'apogée des lettres exotiques et celle de l'ambition colonialiste ne relève nullement d'un accident. L'intrusion occidentale en Afrique comme partout dans le monde fut aussi la résultante d'une culture de l'exotisme diffusée à travers des récits de voyage dans lesquels les discours sur les peuples indigènes et leur environnement participent d'un effort général pour asseoir l'hégémonie européenne sur les territoires outre-mer. C'est dans ce sens que Saïd affirme ce qui suit: «European writing on Africa, India, Parts of the Far East, Australia, and the Caribbean [...] I see as part of the general effort to rule distant lands and peoples» (1994: xi)².

Les clichés hégémonistes contenus dans l'allocution de Victor Hugo que nous venons de citer nous invitent à examiner de plus près quelques contradictions thématiques liées à la caractérisation de l'environnement africain dans les discours européens tels que ceux-ci sont réinventés par la fiction africaine. Pour ce faire, nous nous inspirons dans la partie suivante de la typologie des discours, plus précisément des «discours enthymématiques», entendus par Angenot comme «tout énoncé qui, portant sur un sujet quelconque, pose un jugement, c'est-à-dire opère une mise en relation de ce

² [Les écrits européens sur l'Afrique, l'Inde, certaines parties de l'Extrême-Orient, l'Australie et les Caraïbes [...], je les considère comme faisant partie de l'effort général pour régner sur les territoires et les peuples lointains.] Nous traduisons.

phénomène avec un ensemble conceptuel qui l'intègre ou qui le détermine ». Il précise que l'efficacité des énoncés enthymématiques « dérive [...] de principes généraux qui déterminent la production du discours, mais en excèdent le champ de pertinence » (1982 : 31). En d'autres termes, ces discours se déploient à partir de (et s'intègrent dans) un imaginaire conceptuel préexistant. Dans le contexte qui nous intéresse, il s'agit de l'ensemble des présupposés discursifs que nous venons d'étudier, qui caractérisent l'environnement africain dans l'imaginaire européen, et qui ont très souvent abouti à des malentendus.

Mystifications discursives, stratégies de dépossession et « malentendus coloniaux »

Dans son article sur les fonctions et les représentations de la terre, Eric Wagner soutient que la terre a toujours été l'objet central du conflit entre colonisateurs et colonisés (2009). *Le malentendu colonial* du cinéaste camerounais Jean-Marie Teno illustre très bien l'origine et le développement de ce conflit foncier sur le continent africain entre colonisateurs et indigènes. Le cinéaste démontre que l'histoire de l'hégémonie européenne sur le continent noir trouve sa genèse dans une équivoque autour de la question des terres. Certes, avant l'intrusion européenne à la fin du XIX^e siècle, les traités d'amitié et d'entraide entre les royaumes sont une pratique déjà établie. En revanche, lorsqu'elles sont appliquées à la terre, les notions telles que la « vente », l'« acquisition », la « propriété privée » sont règlementées différemment par rapport aux pratiques européennes. D'après les croyances ancestrales africaines, il est absolument inconcevable de vendre des terres à un acquéreur étranger pour la simple raison que la terre appartient à la communauté ainsi qu'aux ancêtres et aux divinités. Elle est placée sous l'autorité du roi, dépositaire des pouvoirs politique et symbolique du clan ou de la tribu.

Dans le cadre de ses prérogatives, le souverain pouvait « vendre » ou « céder » une parcelle de terre à un étranger. Mais comme l'explique l'historien Paulin Oloukpona Yinnon, ce qu'on « vendait » était moins la terre elle-même que l'usage de celle-ci, parce que « l'Africain sait que [...] l'étranger qui arrive, s'il doit repartir un jour, il ne va pas emporter la terre » (Teno, 2004). Par ces transactions,

les rois pensaient donc accorder un usage temporaire de la terre aux acquéreurs européens. Mais ces derniers ne l'entendaient pas de la même manière. Pour eux, il s'agissait bien du renoncement de l'entière souveraineté des rois sur leurs territoires. Le film de Jean-Marie Teno montre que le malentendu provenait du style volontairement amphigourique des « traités d'amitié », rédigés par les colons dans les langues européennes. L'objectif de ces derniers était de s'assurer les droits de possession et d'exploitation illimités sur les terres. L'exemple du Congo répond très bien, dans le giron colonial belge, aux processus discursifs que décrit le film de Teno. Dans sa biographie de Léopold II, Adam Hochschild fait des révélations intéressantes sur les stratégies discursives ayant permis au roi des Belges d'acquérir en Afrique, à titre personnel, un territoire soixante fois plus grand que son propre royaume. Lorsqu'en 1876 Léopold II fonde l'Association Internationale Africaine, il met en avant la mission « scientifique et philanthropique » de cette organisation qu'il présente comme une œuvre caritative. Celle-ci visait officiellement à propager la civilisation occidentale et la religion chrétienne en Afrique noire afin, disait-il, de créer à terme une « confédération de républiques nègres libres » (Hochschild, 1999 : 67 [nous traduisons]). Cette ambition transparaît dans les couleurs qu'il avait alors choisies pour le drapeau de cette organisation, à savoir une étoile jaune sur un fond bleu, symbole d'espoir dans « la nuit proverbiale du continent noir », comme il aimait à expliquer à ses commanditaires ainsi qu'aux journalistes. Rien ne laisse poindre dans ce discours les intentions souterraines du monarque, qui consistent en l'acquisition de propriétés foncières et en l'exploitation économique des ressources naturelles dont celles-ci regorgent. Pourtant, au même moment, Léopold II recommande à l'explorateur Henry Stanley, qui opère pour son compte dans le bassin du Congo par l'entremise de l'Association Internationale Africaine, d'acheter autant de terre que possible et d'obtenir, par des traités dits « d'amitié », la suzeraineté des souverains congolais.

Les disparités entre les prétentions officielles et la nature des transactions sur le terrain se traduisent par des mystifications dans le discours. Le rôle du langage consiste ici à brouiller l'esprit des interlocuteurs dans le but de les dévoyer de la réalité et de préserver ainsi les intérêts sous-jacents du roi dans le bassin du Congo. Écoutons à ce sujet Hochschild, pour qui les affirmations officielles

par rapport aux démarches que le roi entreprend en Afrique sont pour le moins confuses :

To obfuscate things still further and give his African operations a name that could serve for a political entity, the master impresario created another new cover organization, the International Association of the Congo. This was calculated to sound confusingly similar to the moribund "philanthropic" International African Association of crown princes and explorers. "Care must be taken not to let it be obvious that the Association of the Congo and the African Association are two different things", Leopold instructed one of his aides. "The public doesn't grasp that" (1999 : 65)³.

Mais les observations sur le terrain ne laissent aucun doute sur l'identité réelle du maître qui peu à peu prend possession des lieux : le bateau à vapeur qui sillonne le fleuve avec à son bord l'équipe des explorateurs s'appelle le « Roi des Belges », le comptoir aux enceintes fortifiées établi sur les rapides du fleuve est baptisé « Léopoldville ». Juché sur un mât, le drapeau bleu frappé d'une étoile jaune flotte bien haut dans le ciel, comme pour rappeler qui est le propriétaire de ces lieux. Et bientôt, sur les cartes géographiques que Stanley envoie à Bruxelles, apparaissent le « Fleuve Léopold », le « Mont Léopold », le « Lac Léopold », toutes dénominations qui traduisaient bien la mainmise du roi sur le paysage local. Mais, au-delà du drapeau ostentatoire de l'Association Internationale Africaine et au-delà de l'aménagement particulier du territoire qui mettent en évidence la dépossession des indigènes de leur patrimoine foncier, le mode d'acquisition des terres est révélateur d'une autre imposture, observable elle aussi dans les discours.

Quand le roi parle de « traités d'amitié », ou d'« accords de libre échange » passés avec les souverains africains, on s'imagine mal qu'il s'agit en réalité de documents par lesquels ces derniers renoncent sans le savoir à leur souveraineté sur leurs territoires. La mystification se cache justement sous des euphémismes tels que « traité », « accord » ou « amitié », qui laissent penser à des transactions conclues de bon gré et en connaissance de cause entre deux parties. Or, du fait des disparités linguistiques entre les indigènes et les explorateurs, la plupart des souverains locaux

³ [Pour davantage masquer les choses et donner à ses opérations africaines un nom qui pourrait servir à une entité politique, le maître impresario a créé une autre nouvelle organisation écran, l'Association Internationale du Congo. Le nom était choisi pour créer la confusion par son rapprochement à la moribonde et soi-disant « philanthropique » Association Internationale Africaine des princes héritiers et des explorateurs. « Il faut prendre soin de laisser croire que l'Association du Congo et l'Association africaine sont deux choses différentes », confia Léopold à l'un de ses aides. « Le public ne saisit pas cela ».] Nous traduisons.

n'avaient pas une compréhension parfaite de ces documents légaux rédigés dans une langue étrangère, sur lesquels ils apposaient leurs signatures, et dont l'intention inavouée était de garantir à Léopold II des droits fonciers sur leurs royaumes. Léopold II exigeait quant à lui que les traités soient à la fois assez brefs, subtils et inclusifs : « the treaties must be as brief as possible [...], écrit-il, and in a couple of articles must grant us everything » (Hochschild, 1999 : 71)⁴. Stanley révèle que les souverains congolais cédaient sous d'alléchants présents en vêtements assortis de quelques bouteilles de gin :

[C]hiefs signed over their land to Leopold and they did so for almost nothing [...] "an ample supply of fine clothes, flunkey coats, and tinsel-braided uniforms, with a rich assortment of diverse marketable wares [...] not omitting a couple of bottles of gin" [...] Few had seen the written word before, and they were being asked to mark their X's to documents in a foreign language and in legalese [...] they promised to freely of their own accord, for themselves and their heirs and successors for ever [...] give up to the said Association the sovereignty and all sovereign and governing rights to all their territories [...] and to assist by labor or otherwise, any works, improvements or expeditions which the said Association shall cause at any time to be carried out in any part of these territories [...] All roads and waterways running through this country, the right of collecting tolls on the same, and all game, fishing, mining and forest rights are to be the absolute property of the said Association (*ibid.* : 71-72)⁵.

Ces dispositions ne vont pas sans de graves ruptures dans le mode de fonctionnement des communautés locales. Vivant en harmonie avec leur environnement, les peuples indigènes dont les coutumes étaient jusque-là rythmées par des activités liées aux transformations saisonnières de la forêt ne pouvaient plus, du jour au lendemain, chasser, pêcher, voire cultiver leurs propres terres

⁴ [Les traités doivent être aussi brefs que possible [...] et doivent, en quelques articles, nous accorder tous les droits.] Nous traduisons.

⁵ [Les chefs ont donné leurs terres à Léopold et ils l'ont fait pour presque rien [...] «une ample provision de beaux vêtements, manteaux de laquais, et uniformes clinquants, avec un riche assortiment de diverses marchandises négociables [...] sans oublier quelques bouteilles de gin» [...] Peu avaient vu le contrat avant, et on leur a demandé de marquer d'une croix leur consentement sur des documents rédigés dans une langue étrangère et dans le jargon juridique [...] ils ont promis de leur propre gré, pour eux-mêmes et pour leurs héritiers et successeurs, et à jamais [...] de renoncer, au profit de ladite Association, à la souveraineté et à tous les droits souverains régissant tous leurs territoires [...] et de contribuer par le travail ou de quelque autre manière, aux travaux, rénovations ou expéditions que ladite Association pourrait entreprendre à tout moment dans n'importe quelle partie de ces territoires [...]. Toutes les routes et les voies navigables qui traversent ce pays, le droit de perception des péages sur ces voies, et tous les droits de récréation, de pêche, d'exploitations minières et forestières seront la propriété absolue de ladite Association.] Nous traduisons.

sans avoir au préalable payé un impôt féodal à sa majesté le roi des Belges.

L'exemple de Léopold II met en relief des stratégies de dépossession qui furent observées dans presque toutes les contrées africaines ayant connu l'intrusion des explorateurs européens. Les fameux « traités d'amitié » obtenus des souverains locaux par l'entremise des explorateurs qui avaient sillonné l'Afrique allaient servir pendant la Conférence de Berlin initiée justement par Léopold II comme preuves matérielles des droits légaux dont chaque pays européen jouissait sur le sol et le sous-sol des contrées africaines sur lesquelles ils prétendaient s'être établis. Comme l'explique l'historien Kum' à Ndumbe III, les représentants de chaque pays arrivent à la Conférence « et chacun dit : "moi, c'est mon territoire" ; "moi, c'est mon territoire" ; "voici les documents" ». Et la conférence est organisée sans les Africains. C'est ça l'escroquerie » (Teno, 2004). Si la stratégie des « traités d'amitié » avait fonctionné à merveille pendant quelques années, de nouvelles conjonctures historiques, telles que la Première Guerre mondiale, allaient forcer les responsables politiques européens à un réajustement du discours qu'ils entretenaient sur l'Afrique dans l'imaginaire populaire en Europe.

En effet, l'année 1914 inaugure une longue période de crise au cours de laquelle l'Europe ressent l'urgence toujours croissante de pourvoir ses populations, ses soldats et ses industries en ressources alimentaires, naturelles et énergétiques suffisantes afin de répondre aux pénuries créées par la guerre. Or, cette guerre ayant considérablement réduit les possibilités d'exploitation agricole et d'expansion industrielle sur le sol européen, c'est aux colonies, plus précisément en Afrique, que la France va se ravitailler. Il faut pour cela mettre en valeur les territoires nouvellement conquis sur ce continent africain. Comme nous l'avons déjà vu plus haut, cela exige une nouvelle rhétorique capable de dissiper les réticences des élites parlementaires et des populations. Jean-Marie Teno illustre bien cette soudaine contingence dans son autre film *Afrique, je te plumerai*, dans lequel l'insertion de multiples extraits d'un documentaire sur les débuts de la présence française au Cameroun met en lumière les intentions cachées du pouvoir colonial français d'alors. Le reportage révèle l'importance économique et stratégique de cette colonie pour la France en cette période

de crises multiformes. Grâce à un montage alternatif entre les séquences de ce reportage réalisé par un journaliste français et les images de la violence postindépendance empruntées à la télévision camerounaise, le cinéaste souligne les stéréotypes entretenus dans l'imaginaire français au sujet des richesses forestières équatoriales. Par voix *off*, le journaliste français nous apprend dans son reportage que

chaque mois [...] l'A.E.F. et le Cameroun exportent plus de six cents tonnes de caoutchouc. Il en faut huit cents kilos dans un tank, six cents dans un bombardier [...] De la roue caoutchoutée à l'aile de contre-plaqué, les produits de l'A.E.F. font la guerre [...] Un avion n'est pas fabriqué de tonneau, il est en contre-plaqué ; et la forêt équatoriale est une mine d'avions (Teno, 1992).

On reconnaît ici l'image de l'Afrique comme « terre d'abondance », un discours mystificateur qui assimile le continent à un gisement de ressources naturelles inépuisables. En temps de guerre, un tel imaginaire contribue à affermir l'idéologie colonialiste qui s'impose désormais comme un impératif de survie. Le sous-entendu est que le salut français viendrait de la forêt équatoriale qui fournit « les armes et les équipements » grâce auxquels on peut faire face à l'ennemi allemand. D'où l'affirmation, « la forêt équatoriale est une mine d'avions ». À ce cliché de l'« Afrique-terre-d'abondance-inépuisable » est associée l'image d'un continent généreux aux richesses multiples dont la valeur est ignorée par les Africains eux-mêmes. Cela s'applique aussi bien aux minerais qu'aux matières premières agricoles, comme on peut le constater dans la suite du reportage :

L'or existe en A.E.F. mais [...] les Indigènes en ignoraient l'existence et le prix [...] Tout ce que le Cameroun produit, tout ce que l'Europe lui envoie, aboutit à ce port de Douala [...] Nous l'avons [...] pourvu de 500 mètres de quai équipé des engins d'élevage les plus modernes où six grands navires peuvent accoster simultanément. Les pavillons de toutes les nations flottent à la cime des mâts. Les sacs de noix de palme, les bœufs du nord, les billes de bois précieux, les tonneaux d'huile attendent le départ vers l'Europe et le Sud (*ibid.*).

Il est facile d'identifier le destinataire initial que le reportage cherche à convaincre. Il s'agit des Français auxquels le journaliste s'identifie à travers le « nous », et auxquels il présente « les produits de l'A.E.F. » comme des ressources naturelles dont l'exploitation ne nécessite aucun investissement. Ou, du moins, dont le seul

investissement consiste à aménager le port d'où partent ces produits pour alimenter le monde entier. Il est sous-entendu que les richesses exploitées en A.E.F. ne profitent pas uniquement à la France, puisqu'au port de Douala, précise le journaliste, « les pavillons de *toutes les nations* flottent à la cime des mâts », attendant d'acheminer les récoltes « vers l'Europe et le Sud ».

Grâce à un montage alternatif, les fragments du reportage insérés dans le film s'intègrent parfaitement dans la trame narrative où ils jouent des fonctions tour à tour subjectives, diégétiques et explicatives (Aumont et Marie, 2008). Le montage alternatif permet ainsi au cinéaste de subvertir le discours élogieux contenu dans le reportage du journaliste français. Un discours qui, s'il est essentiellement destiné au public européen, se garde bien de dévoiler les revers de l'exploitation économique sur l'environnement et l'équilibre social des populations locales. À la suite de cette séquence, Teno fait intervenir des historiens et des témoins qui ont personnellement vécu l'expérience coloniale. Les témoignages de part et d'autre contrastent avec les affirmations élogieuses contenues dans le reportage du journaliste français. Comme l'explique l'historien camerounais Jean-Pierre Essomba dans le film, avant que les matières premières n'arrivent à leur point d'embarquement pour l'Europe, il fallait au préalable « que les Noirs travaillent ces matières premières, qu'on les expédie, soit sur le rail, soit sur la route. Mais alors, il fallait construire ces routes, il fallait construire ce rail » (Teno, 1992). Ce qui nécessitait une main d'œuvre robuste, souvent réquisitionnée par l'entremise des chefs de village, et sans le consentement des populations locales. Parmi les conséquences, Essomba cite au premier rang « des ruptures sur le plan démographique », puisque « ce sont la plupart du temps des jeunes, donc des gens valides, qui ont été recrutés de force pour ce genre de travaux qui n'étaient même pas rémunérés » (Teno, 1992).

Le film montre par ailleurs combien l'exploitation des bois tropicaux est dangereuse, non seulement pour les ouvriers indigènes qui devaient abattre des arbres centenaires à la hache, mais aussi pour l'environnement, pour les autres espèces fauniques et pour les tribus indigènes. À travers une série de gros plans, le film met en relief comment la chute des gigantesques essences forestières dévaste les espèces florales avoisinantes en ouvrant de vastes

clairières dans la forêt, décimant du même coup l'habitat naturel de nombreuses autres espèces animales. Ce qui, à son tour, met en péril la survie des populations indigènes qui habitent la forêt. Or, nous savons qu'avec le gibier, la forêt est l'élément essentiel qui sédentarise les clans et les tribus. Car, pour les peuples colonisés, comme l'expliquait Fanon, « la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité » (Fanon, 2002 : 47). Par cette série d'images contrastées, Teno assimile l'exploitation des bois tropicaux pendant la période coloniale à la destruction pure et simple de la forêt équatoriale. Cette interprétation est confirmée dans la suite du film lorsque le cinéaste procède à une déconstruction du concept de *colonisation* dont il met en évidence les connotations mercantiles et péjoratives. Par voix *off*, il explique qu'« on a baptisé nos terres des *colonies* ». Or, « dans une colonie on ne se comporte pas comme chez soi : on prend tout ce qu'il y a, sans aucun soin. On pille, on engrange, on détruit, c'est à qui mieux-mieux » (Teno, 1992).

Pour sa part, Mongo Beti exploite plutôt le stéréotype de « l'Afrique primitive » et « résignée » qu'il exprime dans *Le pauvre Christ de Bomba* (1976) à travers le personnage du Père le Guen. Avant d'embarquer pour sa mission équatoriale, le prélat se représente l'environnement africain comme « l'endroit où l'on s'attendrait le moins à rencontrer des hommes » (Beti, 1976 : 15). Une fois à la mission catholique de Bomba, le milieu de vie de ses paroissiens suscite en lui « l'image même de la résignation au désespoir [...] : buissons immobiles et menaçants, forêt statique [...] qui semble pourtant moutonner, cases accrochées à la forêt dans laquelle rôdent les fauves [...] » (*ibid.* : 15-16). Quant au Révérend Père Supérieur Drumont, celui-ci conçoit la mission pastorale en Afrique comme une partie de chasse (*ibid.* : 17). Il s'y est d'ailleurs préparé suivant une stratégie de conquête, en s'élevant dans son esprit « au niveau de Napoléon traçant sur une carte ce fameux plan qui devait lui valoir la victoire d'Austerlitz » (*ibid.* : 201). On perçoit en filigrane une attitude souvent déplorée chez les premiers missionnaires européens qui furent envoyés en Afrique, à savoir le « pédantisme chrétien » qui consiste, selon Aimé Césaire, à « pose[r] des équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvait que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes » (Césaire, 2004 : 10).

Enfin, chez Bessora, on découvre les discours habituels sur « la docilité africaine ». Non plus celle des indigènes dont on a suffisamment entendu parler, mais plutôt celle de la nature qui se donne avec supplication à qui veut l'exploiter. Dans *Pétroleum*, la romancière suisse-gabonaise illustre cette conception en décrivant l'insouciance des ingénieurs européens face aux grondements du tonnerre sur le nouveau champ pétrolier de l'entreprise Elf. Le discours indirect libre permet au narrateur de substituer à sa propre voix celle des foreurs expatriés et d'exprimer ainsi les réflexions de ces derniers au sujet de l'environnement marin dans le golfe de Guinée :

Contrairement aux eaux rebelles du golfe Persique, les eaux du golfe guinéen sont de nature résignées. Depuis quarante ans, elles sont le témoin à décharge des forages, dégazages et autres plaies pétrolières. Mers calmes, elles sont réputées équilibrées. Pas la moindre dépression à leur actif [...], les eaux de Guinée respirent le bien-être et la joie de vivre, collaborent sans minauder avec les chasseurs de pétrole. Océaniquement correctes (Bessora, 2004 : 18).

Plus loin, « Dame Nature » exprime ses souffrances, qu'elle attribue aux pressions de « Bitume » dans ses entrailles. Aussi entre-t-elle en négociation avec les foreurs afin que ces derniers lui extraient cette roche visqueuse à l'origine de sa pénitence. On l'entend d'ailleurs manifester son impatience face aux interminables questions de l'ingénieur : « La terre dit viens, pelote-moi les seins. J'ai une montée de lait noir » (*ibid.* : 69). « Je n'en peux plus, monsieur le naturaliste. Cette huile... Source d'enfer empuantie [...] Libérez-m'en » (*ibid.* : 27). Voilà qui justifie le nom « Ocean Liberator » donné à la plateforme pétrolière par les responsables de l'entreprise Elf. Ces derniers prétendent que leurs procédés d'extraction du pétrole respectent les exigences de propreté écologique, que l'exploitation du pétrole est effectuée dans des conditions qui garantissent le bien-être de la « Terre ». Ils affirment d'ailleurs travailler de manière à éviter que le minerai n'arrive à la surface sous forme « d'éjaculation soudaine causée par l'excès de pression ». Car, disent-ils, « les éruptions de pétrole [...] c'est dangereux pour la santé. C'est peu économique. Et c'est irrespectueux de Dame Nature. Or, l'écologie est le premier souci d'Elf. Comme les droits de l'homme » (*ibid.* : 23). On assiste ici à un retournement de situation, dans laquelle l'exploitation pétrolière, considérée par les écologistes comme une activité nocive pour l'environnement, est plutôt glorifiée. C'est

d'ailleurs dans ce sens que l'ingénieur chargé de l'extraction est considéré comme un « naturaliste ».

Toutefois, comme nous l'avons vu avec le film *Afrique, je te plumerai*, le roman *Pétroleum* procède à une subversion de ce discours élogieux. D'abord, la romancière fait appel aux registres scatologique et pornographique pour discréditer toute activité contribuant à la pollution de l'environnement. Le narrateur avertit que « les puits de pétrole ne sont pas que des vagins arides » (Bessora, 2004 : 23) que le trépan pilonne pour ensuite leur « vidanger le clitoris » (*ibid.* : 28). Au contraire, les puits de pétrole doivent être traités comme « le cœur des hommes », c'est-à-dire avec attention et tendresse. La révolte contre la pollution commence avec l'ingénieur Étienne Crottaz qui « pressentait le pouvoir polluant des excédents de purin » dès l'âge de sept ou huit ans. Quoiqu'il travaille aujourd'hui sur une plateforme pétrolière, Étienne rêve désormais « d'un carburant écologique à base de purin », convaincu que « c'est pas parce que la nature elle est bête qu'y faut la salir » (*ibid.* : 22). Le roman souligne également l'incompatibilité entre l'exploitation pétrolière et la pêche aquatique à travers cette image du navire de la Mission de Prospection des Pétroles d'Afrique-Équatoriale « qui pétait de la fumée » et dont la présence forçait les pêcheurs au chômage, car « il était dangereux de pêcher pendant les forages » (*ibid.* : 53).

Bessora recourt enfin au « ré-enchantement de la nature », entendu comme communion spirituelle entre l'homme et l'environnement, mais aussi comme reconnaissance et respect de la grandeur ainsi que du pouvoir mystique de la nature (Gibson, 2009). C'est dans ce sens que cette dernière est personnifiée, dotée d'une voix, d'une conscience et d'un pouvoir d'action. Elle est aussi investie de valeurs culturelles, historiques, spirituelles et symboliques, en parfaite symbiose avec les pratiques du terroir. En respect des règles qui garantissent ce contrat « naturel » entre les indigènes et l'environnement, les hommes ne doivent rien prélever de la nature sans avoir au préalable négocié et obtenu le consentement de cette dernière. Car, comme l'explique Étienne-Marie Lassi à la suite de Gibson, le « ré-enchantement de la nature » confère à l'environnement un statut supranaturel qui impose respect et rend répréhensible tout comportement profane, ou toute activité qui contribue à la pollution (Lassi, 2013 : 169-185). Par exemple,

le pisteur Zephyrin sait qu'« il dérange les esprits de la forêt et les génies des eaux » quand il conduit les explorateurs dans la brousse ; « qu'il faudrait demander l'autorisation aux arbres et aux poissons. Leur dire s'il vous plaît. Merci. Bonjour. Au revoir. Leur donner un peu de kaolin ou d'isémo, pour excuser du dérangement » (Bessora, 2004 : 61).

Malheureusement, le géologue européen fait fi de ces politesses qui auraient garanti à son équipe l'assentiment volontaire de la nature. Dès lors, l'exploration et l'exploitation de la forêt apparaissent à la fois comme une profanation et un rapt du patrimoine sacré de la nature. Ce sacrilège justifie le courroux de « Dame Nature », illustré dans le roman par la disparition en forêt de toute l'équipe d'exploration suite à l'abattage *contre-nature* de l'Adzap, l'arbre sacré. Le narrateur nous apprend que

[...] le géologue et ses nègres avaient tous disparu [...] L'arbre furieux s'était extrait de la terre pour engloutir les profanateurs dans le gouffre laissé par ses racines. Ils étaient tombés dans le trou sans fond, puis l'arbre s'était replanté sur eux, ensevelissant prospecteurs et indigènes. Leur sang avait lavé l'affront fait aux esprits, leurs cris avaient apaisé le courroux du vieil arbre (*ibid.* : 61-62).

Toutefois, on constate dans ce roman que, malgré les sévices de la nature, l'appât des bénéfices engrangés grâce au pétrole encourage les foreurs à prendre toujours plus de risques. Parce que « le pétrole, ça paie bien [...] Ça tue, mais ça paie » (*ibid.* : 63). Cette obstination s'observe aussi au niveau politique où les responsables de la pétrolière Elf – et à travers eux, les instances néocoloniales – développent un autre discours sur l'environnement dans lequel l'empathie constitue le mode opératoire qui assure la domination sur les collectivités locales.

Les discours empathiques sont inhérents à l'idée même de colonisation. Ils remontent donc à l'aurore de l'expansion européenne. Par exemple, la logique qui sous-tend les stéréotypes mis en exergue pendant les expositions coloniales, à savoir « la sauvagerie des indigènes », ne fonctionne que dans la perspective des remèdes qu'on prétend y apporter, en l'occurrence « la civilisation », « l'émancipation » et « le développement » de ces peuples « barbares ». En présentant les projets d'exploitation économiques plutôt comme des offres bienveillantes de parrainage en vue de « les conduire à la maturité », les instances coloniales

jouent sur l'affectivité des colonisés pour susciter l'adhésion de ces derniers à une politique qui n'est rien d'autre qu'hégémonique. Axés sur une prétendue « participation volontaire », les discours empathiques révèlent ainsi un calcul stratégique consistant à persuader les victimes que les injustices qu'on leur inflige sont nécessaires à leur propre développement (Teno, 2004).

Mongo Beti en donne un exemple patent dans *Le pauvre Christ de Bomba* où il met en évidence les contradictions du discours entretenu par les agents coloniaux sur le régime des travaux forcés. Pour transporter le cacao et les autres matières premières agricoles jusqu'au grand port commercial situé sur la côte, les administrateurs coloniaux ont en projet de construire une route qui va traverser le redoutable pays des Talas, un peuple qui est demeuré jusqu'alors réfractaire au christianisme et à son apôtre, le R.P.S. Drumont. Mais, comme l'administration coloniale ne dispose pas de moyens financiers pour s'offrir les engins de travaux publics nécessaires à la réalisation de ce genre de chantier, elle réquisitionne la main-d'œuvre locale dans le cadre du travail forcé. Il revient alors aux prêtres missionnaires de convaincre les malheureux indigènes réquisitionnés par l'administrateur colonial que les supplices auxquels ils seront soumis ont été voulus par Dieu dans le but de transformer leurs cœurs. Ainsi, au final, les deux partis s'en tirent à bon compte : pendant que l'administration coloniale réalise son projet routier sans frais et peut dès lors exporter plus de matières premières vers l'Europe, et ce à moindre coût, le prêtre missionnaire quant à lui voit le taux de fréquentation de ses églises s'accroître, puisqu'à bout de peine, les indigènes réquisitionnés pour les travaux forcés viennent lui confier leur destin. Se référant aux neuf Béatitudes (Mathieu 5, 1-12), l'administrateur Vidal offre une caricature du discours que tient habituellement le R.P.S. Drumont pour astreindre les indigènes aux travaux forcés :

Tout à fait d'accord : vous les protégerez spirituellement. Vous leur direz : « mes chers enfants, acceptez les souffrances de cette vallée de larmes. À votre mort, vous serez largement indemnisés » [...]. « Venez travailler à la mission, sinon vous irez en enfer. Est-ce que ce n'est pas une contrainte pire que toutes les contraintes du monde ? » (Beti, 1976 : 53).

On note ici une parfaite synergie entre l'action de l'administrateur colonial et celle du prêtre missionnaire dans l'objectif suprême qui est celui d'assujettir les indigènes afin de mieux les exploiter. Mais

la réelle dimension du travail forcé est dévoilée par le narrateur, le petit Denis, qui nous livre un témoignage édifiant sur la construction de la route Manding-Zomba :

Tiens, cette histoire de route... J'ai cru comprendre qu'on viendra les extraire de leurs cases, qu'on les courbera sous le soleil, qu'on les fera travailler du matin au soir à piocher, à remuer la terre sans arrêt [...]. J'ai vu creuser la route Manding-Zomba ; c'était terrible ! Les gens travaillaient attachés à une corde qui s'enroulait autour de la taille du premier, allait s'enrouler autour de la taille du suivant et ainsi de suite. Et les tirailleurs les surveillaient : si quelqu'un tombait, ils lui faisaient claquer leurs chicottes sur le dos, lui striaient la peau jusqu'à ce qu'il se relève et se tienne fermement sur ses pieds. Cette route, mon Dieu, pourvu qu'on la creuse ! [...]. On verra les Talas pleurer d'humiliation, de fatigue et de désespoir [...]. On les verrait accourir vers le R.P.S., même ceux d'entre eux qui n'ont jamais voulu recevoir le baptême (*ibid.* : 55).

Les stratégies empathiques sont également développées dans *Pétroleum*, à une période plus proche de nous où, même si les travaux forcés ne sont plus à la mode, il demeure néanmoins toujours important pour l'image des compagnies pétrolières d'obtenir l'adhésion des populations locales aux projets d'exploitation économique envisagés sur leurs terres. Ainsi, à l'accession du Gabon à l'indépendance, « la Société des Pétroles d'Afrique-Équatoriale a permis à l'État affranchi d'entrer dans son capital. Le Gabon devient son actionnaire à hauteur de 0,575 %. Énorme » (Bessora, 2004 : 72). Cette largesse de l'entreprise pétrolière se manifeste au fil des temps à travers d'autres réalisations comme des dons d'« équipements sportifs flambant neufs » à la ville d'Omboué (*ibid.* : 139), comme « l'entreprise agricole Agrogabon, créée grâce à la participation d'Elf-Gabon » (*ibid.* : 140), « comme l'hôtel Mandji, comme la Sogara [...], la Société Gabonaise de Raffinage, [...] construite par Elf en 1968 ». Cette usine « qui crache d'élégantes et toxiques fumées noires » semble ravir les Gabonais (*ibid.* : 115).

Le discours empathique consiste, à travers ces petites « largesses », à laisser croire que la société pétrolière contribue largement au développement social, culturel et économique de l'ancienne colonie française qu'est le Gabon. C'est du moins ce qu'affirme M. Bonmariage, l'un des responsables de la compagnie pétrolière : « la France et le Gabon travaillent main dans la main depuis des siècles » (*ibid.* : 140). Mais la romancière nous fait constater que la réalité est tout autre, puisque ces largesses ne sont qu'une subtilité affective qui permet d'assurer la continuité d'une

relation de type colonial, fondée sur la dépendance et l'exploitation du Gabon par la France, à travers la pétrolière Elf. Aussi apprend-on dans le roman

[qu']en 1960, coup de tonnerre, le Gabon est devenu indépendant. On a eu très peur [...]. Mais on a vite été rassuré : l'indépendance gabonaise était un pétard mouillé, et même un canular. Pour la plus grande joie des colonisés, la Société des Pétroles d'Afrique-Équatoriale française a naturellement pris le relais de feu l'administration coloniale : elle a conservé l'autorité parentale exclusive sur tous les petits puits [...]. Et c'est à bras grands ouverts que les petits nègres ont accueilli le néo-colonialisme (*ibid.* : 71-72).

Conclusion

Notre projet initial consistait à montrer d'une part comment, grâce au discours, une représentation de l'environnement africain s'est développée dans l'imaginaire européen au point de devenir le fondement des ambitions hégémoniques ; et d'autre part comment cette représentation s'actualise aujourd'hui dans la fiction africaine. Grâce entre autres à la littérature coloniale et aux expositions ethnographiques, un langage « zoologique » a progressivement caractérisé les indigènes, traduisant une assimilation entre ces derniers et l'environnement dans lequel ils vivaient. Ainsi se justifie la genèse de diverses politiques coloniales européennes. Aujourd'hui, si les écritures africaines reprennent les discours sur l'environnement qui ont favorisé cette hégémonie, c'est bien dans le but de les subvertir et de mettre en relief les bases fallacieuses sur lesquelles ces discours sont fondés. Pour ce faire Jean-Marie Teno utilise le montage alternatif alors que Bessora a recours au ré-enchantement de la nature. Tous démontrent que les discours empathiques inhérents au projet colonial ne sont en fait qu'une stratégie discursive ayant pour but d'assujettir et d'exploiter les indigènes avec leur propre consentement.

Jean-Blaise Samou enseigne la langue française et les littératures et cultures francophones à Ripon College. Il travaille actuellement sur de nombreux projets. Entre autres, l'historiographie postcoloniale dans l'Afrique contemporaine d'expression française, les fictions historiographiques et la mémoire nationaliste au Cameroun, les discours hégémoniques de la France et de la Chine au sujet de l'Afrique, la fascination dans le film *Lumumba* de Raoul Peck, la sémiotique et la rhétorique de la duplicité dans la peinture de Bernard Baifang.

Références

- ANGENOT, Marc (1989). *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours ».
- (1982). *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- AUMONT, Jacques et Michel MARIE (2008). *Dictionnaire théorique et critique du cinéma*, Paris, Armand Collin.
- BESSORA (2004). *Pétroleum*, Paris, Denoël.
- BETI, Mongo (1976 [1954]). *Le pauvre Christ de Bomba*, Paris, Présence Africaine.
- BLANCHARD, Pascal, Sandrine LEMAIRE et Nicolas BANCEL (2008). « Jalons d'une culture coloniale sous le Second Empire (1851-1870) », dans Pascal BLANCHARD et al. (dir.) (2008). *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS: 91-109.
- BLANCHARD, Pascal et al. (2004). *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte/Poche.
- BLANCHARD, Pascal et Éric DEROO (2001). *Les zoos humains*, Cités télévision, Les bâtisseurs de mémoire, ARTE, France, 52 min, <<https://www.youtube.com/watch?v=WjJkroPuSA>>, consulté le 15 mai 2014.
- CÉSAIRE, Aimé (2004 [1955]). *Discours sur le colonialisme*, suivi de *Discours sur la négritude*, Paris, Présence Africaine.
- CROSBY, Alfred (2004 [1989]). *Ecological Imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CURTIN, Deane (2005). *Environmental Ethics for a Postcolonial World*, Lanham, Rowman & Littlefield.
- FANON, Frantz (2011 [1952]). *Peau noire masques blancs*, Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales, édition électronique, <http://classiques.uqac.ca/classiques/fanon_franz/peau_noire_masques_blancs/peau_noire_masques_blancs.html>, consultée le 8 février 2015.
- (2002 [1961]). *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte.
- FOUCAULT, Michel (1971). *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris, Gallimard.
- GIBSON, James William (2009). *A Reenchanted World. The Quest for a New Kinship with Nature*, New York, Metropolitan Books.
- GUATTARI, Félix (2013). *Qu'est-ce que l'écologie ?*, Paris, lignes/imec.
- HERGÉ [Georges Remi] (2006 [1930]). *Tintin au Congo*, Paris, Casterman.
- HOCHSCHILD, Adam (1999). *King Leopold's Ghost. A Story of Greed, Terror and Heroism in Colonial Africa*, Boston, Mariner Book.
- HUGO, Victor (1985). « Discours sur l'Afrique » [1879], dans Victor Hugo. *Œuvres complètes*, Paris, Laffont: 1012.

LASSI, Étienne-Marie (2013). « La nature ré-enchantée de Bessora : la pétrocritique par les mythes dans *Petroleum* », dans Étienne-Marie LASSI (dir.), *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain*, Bamenda, Langaa : 169-185.

LOTI, Pierre (1992 [1881]). *Le roman d'un spahi*, Paris, Gallimard.

MBEMBE, Achille (2010). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte.

MOURA, Jean-Marc (2003). *Exotisme et lettres francophones*, Paris, P.U.F.

MVENG, Engelbert (1963). *Histoire du Cameroun*, Paris, Présence Africaine.

OWONA, Adalbert (1996). *La naissance du Cameroun, 1884 – 1914*, Paris, L'Harmattan.

SAÏD, Edward (1994). *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books.

TENO, Jean-Marie (2004). *Le malentendu colonial*, Les films du raphia/Bärbel Mauch Film, California Newsreel, France/Cameroun, 73 min, DVD.

-- (1992). *Afrique, je te plumerai*, California Newsreel, Cameroun, 88 min, DVD.

VITAL, Anthony (2008). « Toward an African Ecocriticism: Postcolonialism, Ecology and *Life & Times of Michael K* », *Research in African Literature*, vol. 39, n° 1 : 87-106.

WAGNER, Eric (2009). « A land's allegiance: Functions and Representations of Landscape in Postcolonial Theatres », *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 16, n° 3 : 569-589.

WHITE, Lynn (1996). « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », dans Cheryl GLOTFELTY et Harold FROMM (dir.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens et Londres, The University of Georgia Press : 3-14.